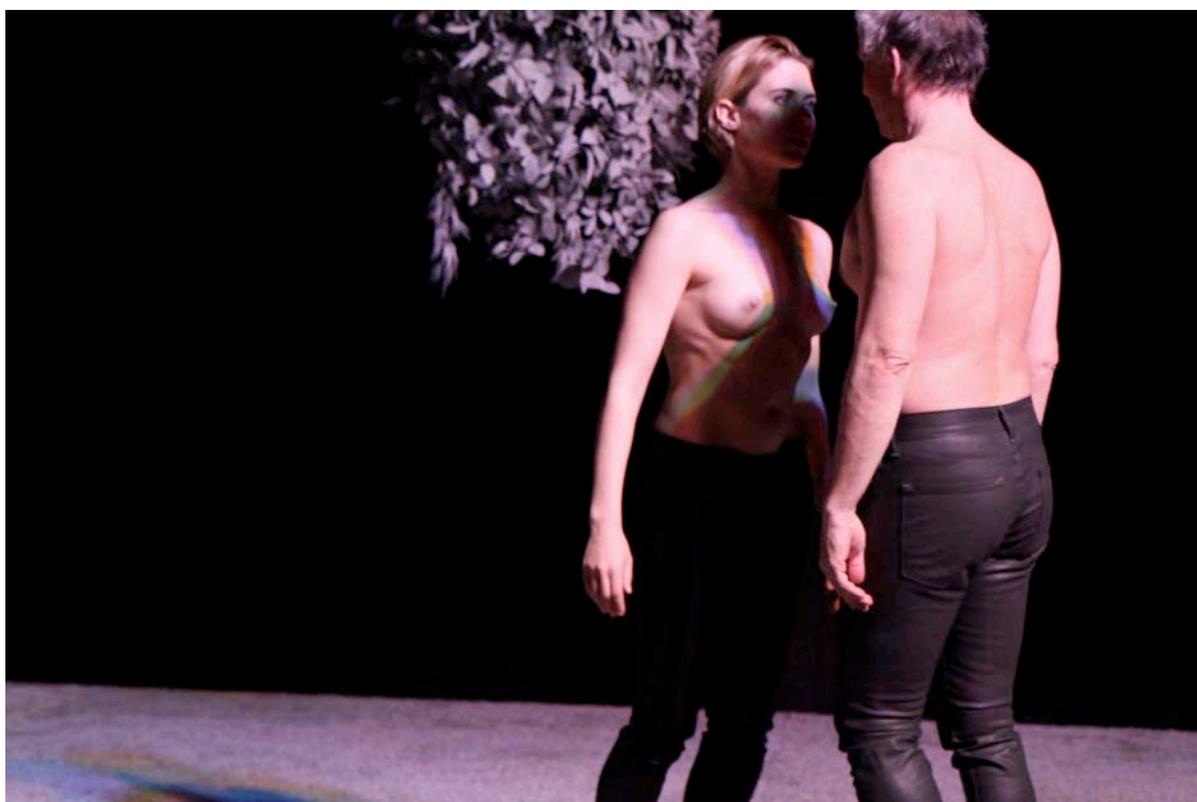


***MELK PROD / Marco Berrettini**

Revue de presse

iFeel2



«I feel 2» à la Salle des Eaux-Vives à Genève

Deux danseurs paradisiaques

Une femme, un homme, aimantés, au paradis. Elle et lui, torse nu, dans la béatitude d'un pas de deux qui ne finirait jamais. C'est cette vision qu'offrent, jusqu'à dimanche, Marie-Caroline Hominal et Marco Berrettini à la Salle des Eaux-Vives à Genève. Ils sont danseurs, l'un et l'autre. Ils sont joueurs, aussi. Marco Berrettini – qui signe le spectacle – se repaît souvent des codes anciens, manière d'éprouver leur pouvoir: le disco, l'opérette, lui ont inspiré des pièces. Mais ici, il retourne comme à un état premier – ou primaire – de la scène. Il y revient en musicien et en jardinier, concevant *I feel 2* comme un bocage suspendu où le corps est une bande-son. La musique ici, celle que Marco Berrettini et son complice Samuel Pajand ont composée, est en soi un paysage régulier et entêtant, avec ses dunes et ses arêtes surprises. Les danseurs ne sont pas autrement: ils apaisent.

Le choc d'*I feel 2*, c'est celui de la douceur et de la fluidité. Sur une scène en forme de clairière givrée, arbustes et buissons escortent le va-et-vient de Marco Berrettini et de Marie-Caroline Hominal. Ils arpentent l'espace en se suivant, bustes ondulants, regards enchaînés, petits pas de

faune digérant, ou de Diane au repos. Il ne se passera rien d'autre, ou presque, que cette filature. Qu'est-ce qui se joue alors dans cette déambulation?

Une évocation postmoderne, c'est-à-dire dupe de rien, d'une nature édénique? Peut-être. Marco Berrettini dessine certes les contours d'un paradis perdu, mais sa patte est celle du farceur. D'un buisson suspendu tombe une créature feuillue qui ira siroter un milk-shake dans un coin.

Mais *I feel 2* est surtout un état – de forme et d'âme. Marco Berrettini et Marie-Caroline Hominal ne dansent pas; ils habitent l'espace, l'animent, au sens qu'ils en révèlent le courant; épousent sa fiction – celle d'un îlot ou d'une bulle; jouissent d'une langueur partagée, ce qu'on appellera aussi un somnambulisme clairvoyant. Ces deux-là s'épuisent et se rechargent à vue. Ils sont conducteurs. L'état de désir, c'est peut-être ça.

Cet état-là, au fond, est un idéal de présence. *I feel 2* ne raconte rien à proprement parler. Marco Berrettini évoque, certes, dans ses notes d'intentions ses lectures, l'ombre du psychanalyste Carl Jung. Mais toutes ces

références tiennent lieu de combustibles. *I feel 2* peut s'envisager sans référent, comme la mécanique produite par deux corps, deux respirations, deux ondulations en miroir, deux esprits conspirant à la même transe. Sa vérité? Le plaisir. Plaisir de s'abandonner à la pente de l'autre, de formuler la possibilité d'une intimité en scène. Plaisir encore merveilleux de consumer un secret sans jamais l'éventer. C'est cette tension, si on veut céder un instant à la psychologie, qui relance l'attention sans cesse.

I feel 2 aurait pu s'appeler *On the road*. Ou *Les Quatre saisons*. Il y a du Jack Kerouac dans cette façon de chérir le transport, de chercher l'état second, cet alliage d'acuité extrême et de détachement. Il y a du Vivaldi dans cette météo des corps et dans ce paysage d'hiver qui reverdit l'air de rien, pour se muer en jardin des délices, ce que les poètes jadis appelaient un *locus amoenus*. Un beau spectacle est irréductible à une clé d'interprétation. Il flotte, c'est tout. **Alexandre Demidoff**

I feel 2, Genève, Salle des Eaux-Vives (Association pour la danse contemporaine), ve à 20h30, sa à 19h, di à 18h. Rés. 022 320 0606.

Pas de c t en milieu arboris

DANSE Exploration de la forme canonique du duo l'unisson, *iFeel2* refigure en boucle une phrase dans e minimale. Sid rant.

BERTRAND TAPPOLET

Qu'est-ce qu'une pr gnante exp rience chor graphique? C'est une vision qui vous donne l'impression d'un avant et d'un apr s, o quelque chose d'ind finissable a t d plac en vous. R unissant le chor graphe et interpr te Marco Berrettini et la danseuse Marie-Caroline Hominal, *iFeel2* est ind niablement de cette veine-l : un pur objet de warm-up existentiel, propos par l'ADC la Salle des Eaux-Vives, Geneve. Ou une dispute philosophique en forme de *battle* dans e sans tr ve ni but e.

La ma trise formelle na ici d gale que la sensibilit et l'intelligence du propos. Il y a chez Berrettini cet art merveilleux de moduler sur les attentes du spectateur d assister un vrai spectacle, sans que jamais la chose n adienne comme c tait pr voir. On se souvient alors des mots du philosophe allemand Peter Sloterdijk, dans *Tu dois changer ta vie!*, l'un des embrayeurs d'imaginaire de la cr ation: Quitter l'horizontalit du syst me actuel, affronter de nouveau la verticalit, tenter de nous grandir par l'exercice.

Variations sur ritournelle

A l'or e, dans les plis d'une nuit bleue p trole nappant le plateau scand de buissons suspendus, sorte de biotope prot g et plasticien diorama, on croit r ver. Torses d'nud s, le bin me dansant explore la figure du double, ex cute, yeux dans les yeux, en miroir l'un de l'autre, trois pas crois s jardin et de m me cours. Puis un d -placement ternaire en pas tour



iFeel2, c'est le danseur et chor graphe Marco Berrettini et la danseuse Marie-Caroline Hominal. MARIE JEANSON

tour saut s, chass s, gliss s, modulant constamment leur amplitude, orientation et vitesse. Assiste-on un entra nement pour le prime dans estampill Star Academy? Est-ce un hommage la danse post-moderne, ses marches s rielles gom trises et d placements en boustroph don parcourant toujours un identique sillon? Un peu de tout cela, sans doute.

L critique de cette ritournelle deleuzienne fait l'objet de subtiles variations. Ici, les hanches accentuent leurs vibrations, l le haut du corps se brise davantage. Voyez ces ondoissements frissonnants rapatriant chez la cha-

manique Hominal, cette hybridation de culture populaire et de r f rents suppos s plus nobles qui fait le sel de l uvre dans e griff e Berrettini. Ainsi le jumping jack ou l arabesque du ballet romantique n oclastique. Litt ralement, la danseuse est ici cette figure de l'acrobate athl te, empaumant une asc se sportive appel e de ses v ux par Sloterdijk pour le XXI^e si cle.

Etrange alien mutant

On entend les voix off des interpr tes dans une forme de *talk over*, distillant des fragments du livre de Sloterdijk sur une envo tante partition lectro pop. Pour

Twin Paradox, la chor graphe Mathilde Monnier abordait le pas de deux comme entit et accord premier de la danse, au fil d'un marathon chor graphi, dont *iFeel2* garde l'esprit, allant jusqu'aux limites corporelles, par un exercice lancinant, intensif. Le burlesque d'cal, lui, se fait discret. Des th ses cr ationnistes et darwinistes annonc es, il reste un trange alien mutant et primitif camoufl d'une plante d'appartement, s'extrayant lentement de son v g tal cocon pour assurer le ravitaillement des danseurs de fond. l

Salle des Eaux-Vives, ADC, jusqu'au 11 novembre. Rens: www.adc-geneve.ch

« I feel 2 » de Marco Berrettini

Tout comme une droite visible ne peut être que le prélèvement entre deux points d'une ligne infinie, *I feel 2* semble être la saisie momentanée d'une danse éternelle dans ses retours. D'où peut-être ce décor de jardin d'Eden suspendu, dont les couleurs sont absentes, comme si l'instant était gelé dans ce Paradis de la danse.



« I feel 2 » @ Marie Jeanson



« I feel 2 » @ Marie Jeanson



« I feel 2 » @ Marie Jeanson

Au milieu des ces plantes bleu gris givre, Marco Berrettini et Marie-Caroline Hominal, tous deux torse nu, enchaînent à perpétuelle une série de pas sur six temps en se regardant dans les yeux. Ils ne se touchent pas, ni même ne se frôlent, ils dansent en miroir, tandis que la musique obsédante (et extrêmement bien menée) composée par Samuel Pajand et Marco Berrettini (groupe Summer Music) soutient ce pas de deux arpenteur. Rien n'a lieu que la danse. Du moins dans un premier temps. Mais, alors que le duo semble immuable, se dessine autre chose de l'ordre du rapport et de l'intention.

Loin d'une régularité sans faille, le pas de base varie en intensité et rapidité, et même se modifie subrepticement. Quand il reprend sa forme exacte, ce sont les accents qui soudain mettent en relief tel ou tel détail anatomique. C'est une sorte de mécanique des corps fluides, plutôt que célestes, avec son déroulement en bande de Moebius qui ne quitte pas le sol. S'en dégage une sorte de tension qui force l'attention. Et quand cette dernière est prête à lâcher, une intention nouvelle relance la concentration. Ça pourrait s'apparenter à la transe, mais ce n'en est pas. Ou à de la danse répétitive, mais ça n'en est pas non plus. C'est plutôt une sorte de condensé qui réunirait dans un même mouvement le post-modernisme et la danse sportive. Soit, si l'on y réfléchit, une sorte de résumé du parcours de Marco Berrettini qui commença sa carrière en gagnant un championnat de danse disco à quinze ans, avant de parfaire sa formation à la Folkwangschulen Essen, sous la direction de Hans Züllig et Pina Bausch puis de créer des pièces foutraques, curieux mélange d'un populaire recyclé et d'une forme d'hétérotopie très personnelle...

Peut-être est-ce d'ailleurs là le sens de ce décor très plastique : « Le jardin, c'est, depuis le fond de l'Antiquité, une sorte d'hétérotopie heureuse et universalisante » nous dit Michel Foucault. Tout comme le miroir et ce jeu de regard que *I feel 2* met en scène.

Mais la pièce ne s'arrête pas là. Comme toujours Berrettini sait ménager ses surprises pour nous ramener à une sorte de quotidien pervers. Là, c'est un drôle de personnage feuillu (Samuel Pajand) qui sort du bosquet après y avoir joué de la trompette, installe une table (qui était une valise mystérieuse depuis le début de la pièce) et propose sandwich et milk-shake à ces marathoniens d'un nouveau type. Mais loin d'« On achève bien les chevaux » c'est une danse du plaisir et du calme qui sourd de ces corps en mouvement.

Agnès Izrine

24 novembre, Théâtre de la Cité Internationale, dans le cadre du Festival d'Automne

Distribution :

Direction artistique et conception Marco Berrettini
Interprétation Marco Berrettini, Marie-Caroline Hominal, Samuel Pajand
Musique Summer Music
Scénographie et lumière Victor Roy



Berrettini, par le bord

Marco Berrettini

A l'occasion de la présentation de *I Feel 2* au Théâtre de la Cité internationale, *Mouvement* vous propose de relire cette critique, initialement publiée le 5 mars 2014.

Par Gérard Mayen
publié le 5 mars 2014



Durement sanctionné pour ses audaces passées, le chorégraphe ne concède rien dans les pièces avec lesquelles il effectue un beau retour ; toujours sur le fil entre écriture et débordement. Pour regards funambules.



VOIR LE SITE

[de l'Association pour la Danse Contemporaine](#)
[de Tutu Production](#)

On va le prendre par le bord. Le bord de la représentation.

Cela se passe immédiatement à la sortie du spectacle *IFEEL2*, de **Marco Berrettini** (21 février 2004, Toulouse, Théâtre Garonne, **festival In extremis**). C'est à peine un fait. Deux regards qui se croisent. S'accrochent pour une fraction de seconde. Il y a là un spectateur. Roule sa cigarette. Lâche une mimique. Dodeline de la tête. Dit juste ainsi la grande perplexité que lui inspire ce qu'il vient de voir. Du genre : « *mais comment donc définir cela ?* ». Pour autant, tout de son visage rayonne, radieux, réjoui.

On partage ces derniers sentiments. On s'intéresse aussi à cette situation sur le bord, cette indécision perplexe à définir la chose, qui sous-tend le tout. Y aurait-il quelque chose de très juste à capter Marco Berrettini comme sur la lisière, funambule toujours s'échappant, en bivouac éphémère entre écriture sophistiquée, recyclages du populaire, et vertige d'un effondrement de la représentation ?

Nous est avis que cette attitude avait atteint un sommet en 2004, avec la création de *No paraderan* au Théâtre de la Ville. En 1917, les Ballets russes suscitaient déjà la controverse avec leur pièce *Parade*, traitant des seuls préliminaires du spectacle, avec humeur foraine. S'en inspirant lointinement, Berrettini poussait à l'extrême une logique de collages et d'emprunts lardés de béances, par où le spectacle ne pouvait faire spectacle tout en le faisant génialement.

Toutefois, dix ans plus tard, en entretien, le chorégraphe n'hésite pas à employer le mot de « *cynisme* » pour qualifier le stade auquel il était alors parvenu – un terme à ne pas forcément connoter de manière péjorative. Une bataille d'Hernani le lui fit payer cher. Cette saison là, déjà chauffé à blanc par une série d'entreprises extrêmes des chorégraphes **Jan Fabre**, **Régine Chopinot** et **Wim Vandekeybus**, le public ombrageux du Théâtre de la Ville se fit les crocs sur Berrettini, le plus fragile de la série.

Laissé taillé en pièces, une sourde logique professionnelle se chargea ensuite d'éjecter le fautif hors des circuits. Lamentable sanction. Pièces en échec. Compagnie dispersée. Errance personnelle. Remises en cause à n'en plus finir. Condamnation de la « non-danse » ? Pour un franc retour, en 2012, Berrettini nous sert de la danse, mais alors de la danse, vraiment rien que de la danse, avec *IFEEL2*. Lui-même plus si jeune, il assume une heure marathonnienne, au côté de la fraîche Marie-Caroline Hominal. Voulait-on de l'indubitable danse ? Cette paire d'interprètes disposés face à face exécute un petit enchaînement de quelques pas latéraux et tournoyants. Tout simple. Puis ça n'arrête pas, sur le mode d'une transe d'endurance, mais tout autant de nonchalance savante.

Car enfin, a-t-on officiellement estampillé cela comme de la danse, s'en est-on rassuré, satisfait, qu'on n'a encore rien dit. Évidemment. Et fort heureusement. Les figures ici engagées sont des motifs archi-reconnus : le pas de deux, le dispositif spéculaire, l'impeccable unisson. Pourtant, ce qu'ils produisent ne ressemble à rien de ce qui se pourrait aisément définir.

Il en va par exemple d'un décor intrigant de motifs végétaux artificiels, genre de clairière insolite, suspendue hors sol. Il en va d'un ton d'interprétation, qui laisse couler le geste, trahit la fatigue, floute la jubilation d'ensemble, pourtant communicative. Il en va bien entendu du jeu des variations qui anime et disperse le principe de répétition.

Et il en va surtout d'une implication des regards. Marco Berrettini, l'homme mûr, **Marie-Caroline Hominal**, de beaucoup sa cadette, tous deux torsos nus – ce qui mériterait développements aussi – bien que dressés en verticalités tournoyantes, ne se départissent pas de l'axe horizontal, constamment soutenu, de leurs regards respectifs portés l'un sur l'autre. À la longue, quoique peu perceptible, une tension de l'intention interprétante s'accumule par là, où le regard se fait muscle de la dramaturgie.

Mouvement.net

Tout pourrait se faulter par là : la danse n'est pas cette bête affaire de corps domestiqués pour bien bouger. Elle est opération de lecture par flux d'échanges. Investi par les interprètes d'*IFEEL2*, ce fluide de sens contamine les spectateurs, fût-ce à leur insu en les laissant perplexes. Or, à force d'insistance dans la condensation de cette énergie de regard, pourtant immatérielle, quelque chose déborde, avec force, qui semblerait pouvoir ne plus jamais s'arrêter, de folle avancée jusqu'à l'épuisement. Et oui c'est sur le bord, cela dé-borde, dans une marée jubilatoire, qu'aspire l'idée incorporée dans un acte des yeux.

Dans cette résolution magistrale, on prêterait volontiers à Berrettini un legs intact d'ironie féroce, au moment de faire semblant de ne rien faire que « danser ». Cela, quand la question demeure entièrement, obstinément, celle de ce que cela joue, nulle part ailleurs que par la performance des regards. Sur le plateau. Entre plateau et salle. Moins évidente aux consciences. D'autant plus excitante.

À ce compte, on n'est pas surpris que deux ans plus tard, c'est-à-dire tout récemment (Genève, ADC, 8 au 19 janvier 2014), Marco Berrettini revienne crânement à ses vieux démons, dans sa nouvelle pièce à grand effectif, *Cry*. Elle n'est pas de celles qui se perçoivent en toute facilité. Elle appelle des regards qui acceptent d'opérer sur le fil, le liminaire d'une transition perpétuelle entre l'écriture scénique et le vertige de son effondrement consenti.

Sept interprètes ont travaillé sur l'état émotionnel – donc pleinement physique – de ce qui bascule au moment de tomber en larmes. Rien ici ne traite de propos, de situations, qui justifieraient de larmoyer. *Cry* tend à saisir l'insaisissable instant de l'abandon, de la barrière qui cède, le frisson qui gagne, la brisure infime, intime, mais alors corporelle, qui relâche la fontaine lacrymale.

Dans *Cry*, il ne faut pas vouloir voir des acteurs occupés à pleurer. Il faut accompagner des performers sur la limite d'une mutation d'état, acceptant perte de contrôle et perturbation des maîtrises. Sur scène, cela se joue dans un étrange mixte de danse-théâtre et de danse-contact, toujours disposé aux aléas de l'improvisation. Un étonnant lamellé s'insinue, à plusieurs niveaux, où se recouvrent les états d'écoute extrême (là encore, finalement, de regards) entre interprètes, mais aussi de concentration tout aussi intense de chacun sur lui-même.

Pièce du chancellement, *Cry* avance par soustractions, pertes et débours, gestes et énergies reçus plutôt que projetés. De surprenants édifices humains, audacieux, complexes, découlent pourtant de jeux d'effondrements depuis la verticalité, vers le sol, vers les autres. Un rien palpite, en suspens, alors un léger fléchi, juste un tourné du pied, donnent l'alerte. Décalés d'eux-mêmes, les performers de *Cry* sont en errance dans une danse un peu défaite, liquéfiée et coulante. Penchée.

Au fil de la pièce, s'orchestre aussi une grande métamorphose vestimentaire, insolite. L'élément sonore, quoique composé de tubes intégrant le mot *Cry* dans leur titre, aisément reconnaissables, est diffusé de façon aléatoire, et semble tapisser le mental d'un arrière-plan lointain. L'éclairage en mur latéral contribue lui aussi à décoller les plans d'une représentation en apnée, laissée au bord du déceptif.

Décidément, l'art de Berrettini et de sa bande – magnifique – appelle des regards mobilisés à l'extrême, disposés à la jubilation des tentatives incertaines, eux-mêmes sur le fil. Quand ça marche, c'est grisant.